

REVELATIONS IGNOMINIEUSES.

Les papiers secrets trouvés dans les Tuileries, s'ils sont authentiques, sont bien de nature à soulever l'indignation de la France et du monde entier contre Napoléon et son entourage. On y a trouvé une suite de correspondances dans lesquelles l'empereur et son ami défunt, le duc de Morny, se moquent avec un cynisme révoltant des choses les plus sacrées, des serments, de l'honneur et des intérêts les plus graves de la France.

Pour donner l'idée de la honte renfermée dans ces documents, il suffit de mentionner la lettre dans laquelle Napoléon invite son ami à venir admirer l'aplomb avec lequel il prêtera serment de fidélité à la république dont il veut le renversement. Le duc de Morny lui répond au bout de quelques jours qu'il a été magnifique, qu'il a juré admirablement bien. Ils ne parlent que du jour où ils pourront se partager les dépouilles du peuple français qu'ils trouvent très-bête.

C'en est assez.

En présence de tant d'infamie il vaut encore mieux croire que ces documents sont l'œuvre des ennemis de Napoléon.

Dans tous les cas, si le peuple français croit que Napoléon a pu écrire de pareilles choses, il ne lui permettra jamais de remettre le pied en France, à moins que ce ne soit plus qu'un peuple de lâches.

Si c'était vrai, il faudrait croire que cet homme, pétri de vices, aurait, pendant vingt ans, fait servir la France à la satisfaction de ses passions les plus grossières et des convoitises de ses amis pour la jeter à la fin dans la boue de Sedan, donnant là, peut-être encore, l'exemple de l'égoïsme et de la lâcheté, comme il avait donné, pendant tant d'années, celui de la débauche et de l'adultère.

Il n'est pas étonnant que la coupe des vengeances divines ait débordé sur la tête de ce monarque pervers et de la nation qui l'imitait trop malheureusement dans ses faiblesses. Et plus que jamais on pourrait croire que les révolutions ne sont pas faites seulement pour punir les peuples, comme on semble le dire, mais encore plus, ceux qui les gouvernent.

Quand un roi a foulé aux pieds les principes de vertu, d'honneur et de dévouement qui sont la base des sociétés, il ne doit pas être surpris des écroulements qui arrivent; lorsqu'il a lui-même ébranlé les colonnes du temple, il est juste qu'il périsse au milieu des ruines qu'il a faites. De quel droit peut-il commander le respect pour des choses qu'il outrage tous les jours ouvertement? Comment peut-il, lui, le représentant de l'autorité divine, prêcher l'obéissance à des millions d'hommes témoins de ses prévarications.

Les gouvernements doivent s'accuser, lorsqu'ils recueillent le fruit empoisonné des principes qu'ils ont semés dans le monde, lorsqu'on les renverse par les moyens injustes qu'ils ont employés pour régner. C'est une juste rétribution des lois de la Providence qui châtie si souvent les hommes par où ils ont péché. Il ne faut pas que les rois s'accoutument à croire qu'ils sont affranchis des lois éternelles de justice et de vérité qui lient les autres hommes, qu'on peut impunément, sous le manteau royal, couvrir toutes les infamies. A les voir et à les entendre on dirait que cette autorité divine, dont ils sont les dépositaires, loin de leur imposer plus de vertu, n'est qu'un instrument de jouissances et de perversité, que le génie n'est plus que de la ruse, les principes et les convictions des jouets d'enfant. Eh bien! qu'ils disparaissent tous ces gouvernements prévaricateurs, qu'ils s'écroulent tous ces trônes assis dans la boue, rois et peuples réfléchiront sur les causes de tant de ruines et rebâtiront l'avenir de l'humanité sur des bases plus solides. Comprenant mieux alors, peut-être, leurs devoirs et leur mission, ils se reconcilieront dans la foi et la vertu. Le monde, étourdi par le progrès et la prospérité, en porté dans un tourbillon de fumée, ne réfléchissait plus il lui fallait une grande leçon; les événements terribles qui se déroulent vont la lui donner.

L. O. DAVID.

M. BARTHE.

M. Barthe, propriétaire et rédacteur de la *Gazette de Sorèze*, vient d'être élu pour les Communes à Richelieu. Malgré l'opposition acharnée et déloyale qui lui a été faite, sa majorité est de 366 votes. Quelle est sa politique? C'est la question que vont se poser un grand nombre de conservateurs et de libéraux. Les premiers vont dire qu'il devra marcher avec eux parce qu'il a été élu grâce au vote conservateur de St. Aimé, de St. Marcel, de St. Robert et de Ste. Victoire; les libéraux le réclament comme un des leurs parce que St. Ours et St. Roch lui ont assuré le succès.

L'Opinion Publique, qui n'est pas un journal de parti, mais qui connaît le patriotisme, l'intelligence et l'énergie du nouvel élu, peut dire sûrement aux gens intelligents et sincèrement dévoués au bien du pays: soyez

tranquilles, M. Barthe ne donnera dans les excès d'aucun des deux partis, et il sera toujours du côté des intérêts nationaux bien entendus.

M. LOUIS MITCHEL.

Nous sommes heureux d'introduire aujourd'hui à nos lecteurs, le nom d'un véritable artiste Canadien-Français, M. Louis Mitchel. "Mitchel," voilà un nom qui a pourtant l'air furieusement anglais. On se tromperait en jugeant de la chose par le nom: M. Louis Mitchel est Canadien-Français de religion et de langue. Il est bon catholique et massacre horriblement l'anglais chaque fois qu'il essaie d'en balbutier quelques mots. Né et élevé dans le pays, il n'a qu'un défaut: une mauvaise consonne s'est glissée dans le nom de ses pères, et ce "t," tant aimé des Anglais et des Chinois, ne l'empêche pas d'être bon Canadien-Français, comme vous, lecteurs, et mieux que moi, peut-être.

D'abord simple ouvrier chez M. Warren, il s'est élevé, à force de travail, d'intelligence, d'énergie, d'industrie, le génie inventif, à la hauteur des premiers facteurs d'orgues sur le continent américain. Sa renommée, qui vient pour ainsi dire d'éclorre, est déjà universelle.

Il y a aujourd'hui deux orgues magnifiques en Amérique; rien, dans le genre, ne peut les surpasser, ni même en approcher. Le premier, par l'âge, est celui de Boston. C'est une merveille et, en étendue et en ampleur, on le dit le premier des premiers; le second, c'est l'orgue de M. Mitchel, autre merveille, fabriqué ici, à Montréal, dans ses ateliers, pour l'église des Jésuites, à Chicago. On vient d'en faire l'essai, et tous les artistes, tous les musiciens, tous les connaisseurs les plus compétents, accourus de toutes les parties des Etats-Unis pour la grande séance d'inauguration, on proclamé l'orgue fabriqué par M. Louis Mitchel supérieur, par l'agencement des sons et la gracieuse harmonie de l'ensemble, à celui de Boston. C'est un succès, un triomphe dont tous les Canadiens-Français doivent être fiers.

On peut voir, dans notre dernière édition et dans celle d'aujourd'hui, la photographie admirablement leggotypée du chef-d'œuvre de M. Mitchel. Tout y est parfait et cet orgue, fait pour l'étranger, n'en est pas moins un véritable monument national dont on doit être fier.

THIERS.

Un véritable français plein d'esprit et de talent, journaliste, historien, orateur, homme d'Etat, tout ce qu'on voudra. Peu d'hommes en France ont depuis un demi siècle autant fait parler d'eux, créé autant de sensation.

M. Thiers est né à Marseille à la fin du dernier siècle (1797). On le baptisa Louis-Adolphe. Une bourse, qu'on lui obtint au lycée de Marseille, lui permit de faire ses humanités, malgré la pauvreté de ses parents.

A dix-sept ans, il quittait les bancs, après avoir fait de remarquables études.

Il entra à l'université d'Aix au moment où les Bourbons entraient en France à la suite des armées étrangères. La jeunesse, exaltée par les douleurs de la patrie, portait jusque dans les écoles cet esprit national qui se traduisait en hostilités contre le gouvernement de la Restauration.

M. Thiers se distingua parmi les étudiants les plus tapageurs de la faculté de droit de la bonne ville d'Aix. Mais il menait de front les travaux et le tapage, et remporta le prix d'éloquence mis au concours par l'Académie de la localité.

Le sujet proposé était l'éloge de Vauvenargues. M. Thiers le traita de deux façons et de deux écritures différentes, et remporta le prix et l'accessit. Le jeune étudiant possédait au suprême degré ce que les bonnes gens nomment de la facilité.

Il serait trop long de raconter cette vie célèbre pleine d'événements et d'enseignements. Protégé de Lafitte, il entra au Constitutionnel, journal de l'opposition sous Charles X, s'insinua, se glissa partout et se rendit nécessaire. En 1730 il était de ceux qui faisaient monter sur les débris du trône de Charles X, le duc d'Orléans qui régna dix-huit ans sous le nom de Louis Philippe. Tour à tour ministre et chef d'opposition sous le gouvernement de ce roi, il essaya vainement en 1848 de retarder la chute d'une monarchie dont il avait sapé les fondements après avoir contribué à l'établir. En 1848 il retomba dans l'opposition et cherchait à démolir la république lorsque Napoléon fit son fameux coup d'Etat en 1851 et l'envoya en exil.

Dans les premières années de l'empire il s'occupa presque exclusivement d'histoire et de littérature. Elu membre du Corps Législatif, il y a quelques années, il fit partie de ce groupe d'hommes remarquables dont les discours ont exercé une si grande influence sur la politique de l'empire et préparé sa chute. Ses paroles avaient du retentissement dans le monde entier. Lorsque la guerre malheureuse qui déchire en ce moment la France, éclata, il en prédit les désastres et chercha à la détourner. On connaît le rôle qu'il a joué depuis l'événement de la république; on connaît ses efforts et ses démarches pour négocier la paix avec la Prusse victorieuse.

M. Thiers a soixante-et-quatorze ans; il a conservé toute la vigueur et l'énergie de la jeunesse. Il est très petit, et il n'est pas beau, mais l'esprit et le talent se reflètent dans son

regard et sa physionomie. Cent volumes ne contiendraient pas tout ce qu'il a dit et écrit. Ses œuvres les plus remarquables sont *l'histoire de la révolution et celle du consulat et de l'empire*. C'est une des gloires de la France à laquelle il a fait autant de mal que de bien. Ses opinions religieuses et politiques ont exercé une fatale influence sur les destinées de la France qu'il aime pourtant. Il suffit de dire qu'il est voltairien.

L. O. D.

CORRESPONDANCE.

Nos lecteurs remercieront l'auteur distingué de la correspondance suivante de s'être rendu à nos vœux.

(A M. le Rédacteur de *L'Opinion Publique*.)

Mon cher ami,

Durant votre visite à Québec, au mois dernier, vous m'aviez fait promettre de vous envoyer une chronique pour *L'Opinion Publique*. Je m'en voulais, hier, de vous avoir fait cette promesse inconsidérée; car en feuilletant l'une après l'autre chaque page de mon carnet, en parcourant la parterre de mes souvenirs, pour cueillir quelques fleurs qui ne fussent pas trop fanées, ma main ne rencontrait que des pavots. J'étais sur le point d'abandonner mes stériles perquisitions, lorsque j'aperçus, à l'écart, à demi-caché sous les feuilles jaunes de l'oubli, un tout petit bouquet d'anecdotes que je vous envoie. Peut-être trouvera-t-il grâce aux yeux de vos amis de Montréal.

..... Le 25 juillet 1867, je partais de Tours à cinq heures du matin, et je descendais à la gare de Poitiers, à sept heures et demie, par une matinée délicieuse. Le chemin de fer s'arrête, dans la vallée, au pied de la montagne, sur laquelle est située l'antique ville de saint Fortunat, évêque et poète, et du grand saint Hilaire. Aux yeux d'un Canadien, Poitiers a un faux air de notre vieux Québec. Bâti, comme lui, sur un promontoire escarpé, environné de murailles flanquées de bastions, le Clain, petite rivière qui se jette dans la Vienne, coule en serpentant, à ses pieds. On entre dans la ville par six portes fortifiées.

Je gravis la montée rapide qui tourne sur le flanc du promontoire, à peu près comme notre côte de la Montagne, et je pénétrai dans les rues étroites et tortueuses de la ville.

Après m'être installé à l'hôtel de France, je me fis conduire, rue de l'Industrie, au Gesù, résidence des RR. PP. Jésuites, où je désirais serrer la main du R. P. Martin, fondateur du collège Sainte-Marie de Montréal, et qui a laissé de si excellents souvenirs au Canada.

Après quelques instants d'attente, la porte du parloir s'ouvre, et j'aperçois la bonne et placide figure du P. Martin, un peu vieillie, mais toujours lumineuse dans son auréole de cheveux blancs. Je n'avais pas encore eu le temps de me nommer, qu'il s'élançait dans mes bras, m'embrassait avec effusion:

—Quoi! s'écrie-t-il, c'est vous! venu jusqu'ici du fond du Canada! Depuis quand êtes-vous à Poitiers?

—J'arrive ce matin.

—Où logez-vous?

—Hôtel de France.

—Ecoutez; la règle des Jésuites défend de donner l'hospitalité à aucun étranger, sans la permission du supérieur. Mais, ici, je suis supérieur, et je permets au P. Martin de vous recevoir. Portier, allez chercher les malles de Monsieur l'abbé à l'hôtel de France. Et vous, mon ami, suivez-moi; je vais vous installer tout à côté de moi, dans la chambre même réservée au Père Provincial. Comme nous allons jaser ensemble de ce bon pays du Canada! Figurez-vous que, depuis mon départ, je n'en ai, à peu près, reçu aucune nouvelle.

Là-dessus, après m'avoir mis en possession d'une excellente chambre dont les fenêtres s'ouvrent sur les grands arbres de la cour, nous descendons au jardin. Pendant que nous nous prome-nons sous les charmilles, le long des vignes en espaliers, dont les grappes de raisins se balancent à la brise, le Père m'inonde de questions sur le Canada.

—Comment est un tel?

—Mort, lui dis-je.

—Et un tel?

—Mort.

—Et un tel?

—Mort aussi.

—Quoi! s'écrie-t-il, sont-ils donc tous morts?

—Eh bien! oui, presque tous les vieillards de votre temps ne sont plus. Vous le voyez, quelques années suffisent pour renouveler une génération.

Un nuage de mélancolie avait passé sur le front de mon vieil ami.

—Je ne serais donc plus qu'un étranger en Canada, reprit-il avec un sourire triste.

—Oh! non, lui dis-je, les hommes meurent; mais les bons souvenirs ne meurent pas.

Pendant plusieurs heures, la conversation ne tarit pas; les hommes et les choses de la vieille et de la Nouvelle-France revinrent tour-à-tour sur nos lèvres.

Je demurai plusieurs jours dans la compagnie de cet excellent ami. Le Père Martin possède des trésors, puisés à Rome et en France, sur l'histoire du Canada. Avec une bienveillance parfaite, il me fit part de toutes ces richesses. La nuit, je travaillais; et, le jour, le bon Père me servait de cicérone dans la ville de Poitiers.

Le Blossac, belle promenade plantée d'arbres, qui longe le bord du cap, me rappelait la terrasse de Québec. Comme ici, la montagne est escarpée: la vue s'étend au loin sur une belle plaine ondulée, tout émaillée de bouquets d'arbres et de gracieux villages. A vos pieds, le Clain circule, à demi endormi, sous des massifs de verdure.

Au centre de la ville, on montre avec curiosité, une église, dédiée à saint Jean, d'une antiquité extraordinaire. Elle passe pour avoir été un mausolée qui date des premiers siècles de l'ère chrétienne.

La vétusté est incarnée sur ces murs enfumés, noircis par l'âge, couverts de mousse; sur chacune de ces pierres tombant en poudre, creusées, trouées par les ongles du temps. On dirait un amas de cendre que le premier souffle va renverser. Je ne me souviens qu'une seule fois d'avoir vu, ailleurs, une image aussi frappante de la décrépitude monumentale: en visitant, à Londres, le cloître de Westminster, dont les arceaux, ciselés à jour, s'écroulent d'eux-mêmes, réduits en poussière.

—Vous ne partirez pas sans voir l'illustre évêque de Poitiers. Mgr Pie, me dit le Père Martin en traversant la cour du palais épiscopal. Un instant après, nous étions dans le salon du grand évêque.

A peine le Père Martin eût-il prononcé mon nom.